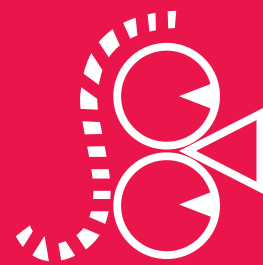


Vu de Pro-Fil



Dossier : Rire pour convaincre

N°58
Hiver 2023

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

25 avenue de Lodève
34070 Montpellier
04 67 92 16 56

pro-fil.secretariat@orange.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

3 Le bonheur simple d'une histoire quotidienne

Une génération surexploitée

4 Un portrait émouvant

Deux femmes

Raconter nos vies

5 Consensus à Venise

Il fait froid en Mongolie

6 Champ-contrechamp : *Le procès Goldman*

La parole est reine

Réalité ou fiction : une ambiguïté
dérangante

Parmi les festivals :

7 Impressions sur la 80^e Mostra de Venise

8 Entrevues 2023 à Belfort

Autres Prix

9 Le cinéma américain à Deauville 2023

10 45^e CINEMED

11 DOSSIER : Rire pour convaincre

Docteur Folamour

12 *La parade*

13 Ridiculisons la guerre

14 Marginaux et non-conformistes...

15 Le rire pour convaincre

16 Coin théo : Rions ... d'espérance

DECOUVRIR

17 Entretien avec Hans Obma

18 Le pardon

19 PRO-FIL INFOS

A LA FICHE

20 *Intouchables*

Edito

En ces temps d'invectives où le terrain médiatique appartient aux extrêmes et où chaque partie reste sourde et aveugle aux arguments de l'autre, est-ce que le rire au cinéma peut convaincre ? C'est la question que pose le dossier de ce numéro. En ridiculisant la guerre, le cinéma peut-il promouvoir la paix ? En fustigeant une société de contraintes, au travail comme dans la vie sociale, l'humour peut-il défendre la liberté de l'individu ? En se moquant des racistes, des xénophobes, des machistes, le cinéma comique peut-il rendre la société plus tolérante ?

Depuis les films de Charlie Chaplin, et même avant, le cinéma n'a pas cessé d'utiliser l'arme du rire pour défendre de nobles causes. Il peut le faire de deux manières, par un humour caustique, en rendant grotesque et détestable ce contre quoi on lutte, ou, au contraire, par un rire 'complice' en utilisant le rire pour rendre sympathiques les personnages dont on veut faire des exemples. *Dr Folamour* ou comment j'ai appris à ne plus m'inquiéter et à aimer la bombe de Stanley Kubrick est un bon exemple du premier type, les films de Jacques Tati ou *Intouchables* du second. Il faut d'ailleurs entendre le mot rire au sens large, on ne rit pas forcément à gorge déployée comme dans les films burlesques, on peut sourire ou aussi 'rire jaune' dans les films à l'humour grinçant. Et peut-on rire de tout ? Le dossier ne tranche pas, mais il constate que ce qui est accepté varie avec le temps et l'évolution de la société.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile,
un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Jacques Champeaux
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Marie-Christine Griffon
Maxime Pouyanne
Philippe Raccach
Waltraud Verlaquet
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Joël Baumann
Marcel Besnard
Robert de Micheaux
Françoise Wilkowski Dehove
Jean Wilkowski

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 décembre 2023
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1227 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Roland Kauffmann - 06 87 50 76 24
roland.kauffmann@protonmail.com

Ardèche / Privas

Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne

Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Bouches-du-Rhône / Pays d'Aix

Emmanuelle Michel - 06 10 10 27 61
emmanuelle.michel2@gmail.com

Gard / Nîmes

Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

et

Catherine Joseph - 04 66 21 40 43
cat.joseph@orange.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Haute-Loire / Le Chambon sur Lignon

Pierre Maret - 06 72 85 56 94
pierre.maret@univ-st-etienne.fr

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 56 53
jean.lods@wanadoo.fr

Rhône / Lyon

Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

Couverture : Charlie Chaplin
dans *Les temps modernes*



A voir en ce moment

Le bonheur simple d'une histoire quotidienne

Perfect Days de Wim Wenders (Allemagne, Japon, 2023)
Prix du jury œcuménique Cannes 2023, 2h03, sortie : 29/11/2023)



Le calme, la bonté et la générosité irradient d'Hirayama, le personnage central du film, qui photographie les arbres. Le film s'inspire du mot japonais *komorebi* signifiant le jeu scintillant de la lumière et des ombres à travers les feuilles d'un arbre, chaque mouvement scintillant étant unique. C'est ce qui touche Hirayama. Son métier : laveur de toilettes à

Tokyo dans le quartier Shibuya, où les toilettes refaites à neuf sont des constructions d'architectes contemporains. Ce travail, il l'accomplit avec minutie. Pour les gens, il est invisible, mais lui prête attention aux hommes et femmes qui utilisent les toilettes, s'efface, et attend patiemment lorsque quelqu'un a besoin d'utiliser les installations pendant qu'il travaille. Il est réceptif à l'écoute du monde. Il a ses habitudes, ses rituels,

sourit à la vie le matin en sortant de chez lui, mange matin et soir au même endroit, écoute ses cassettes de musique rock des années 60-70 (Rolling Stones, Patti Smith, Lou Reed, Otis Redding), vaporise ses bonsaïs, se rend au bain public, lit avant d'éteindre sa lampe de lecture, et rêve en noir et blanc d'une vie antérieure filtrée à travers les feuilles. Ces journées répétitives sont apaisantes et révèlent de subtiles différences. Mais Hirayama, qui semble solitaire, noue des liens avec les clients, les commerçants, son jeune collègue, et est bousculé par l'arrivée de sa nièce et la rencontre avec sa sœur qui laisse à penser qu'il a eu une vie aisée. Par de multiples détails, Wim Wenders nous donne la possibilité de nous glisser dans la vie d'Hirayama avec poésie et sensibilité. Ce film contemplatif nous permet de ressentir la gratitude et le sens de cette vie humble et unique renfermant une richesse spirituelle. Ce film a obtenu le prix d'interprétation masculine à Cannes pour l'acteur Koji Yakusho et le prix du jury œcuménique qui dépeint ce chef-d'œuvre comme « un bijou aux nombreux attributs poétiques et une pure grâce ».

Marie-Christine Griffon

Une génération surexploitée

Jeunesse (Le printemps) de Wang Bing (Chine 2023, 3h35, sortie : 3/1/2024)

Documentaire austère et foisonnant, ce premier volet d'une trilogie se déroule à Zhili, cité dédiée à la confection textile à 150 km de Shanghai, où les jeunes affluent de toutes les régions rurales traversées par le fleuve Yangtsé. 300 000 ouvriers migrants y viennent chaque année et se répartissent dans près de 20 000 petites entreprises privées familiales ou individuelles où, rémunérés à la pièce et payés tous les six mois, ils travaillent de 8h à 23h, avec une heure de pause midi et soir et une soirée de repos par semaine. A Zhili, alors que les autres secteurs économiques sont sous la coupe du régime, cette activité privée - pour l'essentiel des vêtements pour enfants destinés au marché chinois - fonctionne quasiment sans l'implication des banques et lui permet d'être tolérée par le pouvoir parce qu'unique en Chine. Parmi ces ouvriers surexploités ce sont les plus jeunes, longuement filmés entre 2014 et 2019, dont Wang Bing veut nous faire partager au plus près la vie quotidienne. Logeant en dortoirs, mangeant dans des chambres exiguës, protestant contre leurs salaires misérables, ils travaillent sans relâche pour pouvoir un jour élever un enfant, s'acheter une maison ou monter leur propre atelier. Ainsi peut-on comprendre que les aventures sentimentales, l'addiction aux jeux vidéos et aux smartphones ou même les allégres bagarres qui émaillent le film les aident à supporter leurs harassantes journées. Pour créer un équilibre

entre les différents lieux de tournage, le réalisateur propose au spectateur une longue immersion dans ces ateliers en une dizaine de séquences d'environ 20 minutes, la dernière un peu plus longue - le retour au pays natal de l'un des personnages qu'il raccompagne chez eux lors de la pause saisonnière, pour les filmer ou simplement prendre des vacances avec eux et comprendre leur vie. Les incessantes tentatives de séduction, dans le bruit de fond des machines à coudre et de l'assourdissante musique pop dans les ateliers, confèrent souvent au spectacle une énergie joyeuse et rafraîchissante et une convaincante soif de vie, mais, confie Wang Bing,

« sous le badinage apparent du film, c'est le destin de toute une génération qui est en jeu. »

Jean-Michel Zucker



Un portrait émouvant

Fremont de Babak Jalali (USA 2023, 1h53, Prix du jury Deauville 2023, sortie : 6/12/2023)



Une ancienne actrice et traductrice afghane de l'armée américaine, Donya, 20 ans, expatriée en Californie depuis le retour des talibans à Kaboul, travaille désormais dans une petite usine chinoise de 'fortune cookies' (contenant des messages, comme dans les malabars). Le reste du temps, elle essaie de se remettre de ses traumatismes auprès d'un psychologue qui a plus tendance à raconter sa propre vie qu'à soigner les insomnies de sa patiente. Donya est promue à la rédaction des messages et prédictions accompagnant les friandises mais elle doit aussi déjouer la jalousie de la patronne qui cherche à l'humilier. Le scénario est plein de poésie, et certains

plans mêlant la nature et la vie contemporaine sont très réussis. Fremont est une grande ville, près de San Francisco, abritant une importante communauté afghane. Dans un très beau noir et blanc, Babak Jalali, né en Iran et qui a grandi à Londres (réalisateur de *Frontier Blues* en 2009, *Radio Dreams* en 2016, *Land* en 2018), aborde avec beaucoup de simplicité et de retenue la douleur de l'exil, la solitude, les différences de cultures, le hasard des rencontres. Le portrait, plein de charme, d'une Afghane forte et libre, est interprétée par l'Afghane Anaita Wali Zada, actrice pour la première fois.

Françoise Wilkowski Dehove

Deux femmes

May December de Todd Haynes (USA 1h53, Compétition Cannes 2023, sortie : 24/01/2024)



Le film¹ est d'abord la formidable rencontre entre deux célèbres actrices américaines : Julianne Moore et Natalie Portman. Rencontre d'autant plus intéressante que la seconde est appelée à jouer à la télévision le personnage de la première, dont la liaison avec un jeune homme de treize ans, alors qu'elle en avait vingt de plus, puis leur mariage, avaient fait sensation à l'époque. Ils sont maintenant parents de deux jumeaux en âge d'entrer à l'université.

Sur cette trame qui relève d'un *sitcom* racoleur, le réalisateur développe une comédie

noire et méchante, où les deux actrices jouent le jeu équivoque de leur relation. Les émotions enfouies refont surface et l'artifice devient technique de vérité. Des moments de comédie où s'exprime un second degré pince-sans-rire et la musique signée Marcelo Zarvos, qui rappelle celle de Michel Legrand, rythment l'histoire. Néanmoins, ce film sur les aléas de la vie amoureuse et les regards portés sur elle n'est peut-être pas tout à fait, selon moi, à la hauteur de son ambition et pourrait être jugé décevant.

Philippe Raccach

¹ Voir aussi l'entretien p. 17.

Raconter nos vies

Past lives - Nos vies d'avant, Celine Song (USA, 1h46, compétition Berlin 2023, sortie : 11/12/2023)



C'est une belle histoire qui conjugue les thèmes de l'amour d'enfance et de l'immigration, et qui donne envie d'être écoutée. Puis s'insinue la question du destin : faut-il accepter la vie comme elle vient, décider de ce que l'on veut devenir ?

Nayoung et Hae Sung sont amis d'enfance et ils se retrouveront à 30 ans. Nayoung, devenue Noura, a suivi ses parents en Amérique du Nord, tandis que Hae Sung est parti travailler en Chine. Les *flashbacks* sont comme les boucles du temps qui font un nœud tout à coup riche de sens, et qui expliquent l'évidence de leur rapport à chaque âge. Même leur relation via skype pendant des années enrichit en pointillés leur histoire.

Enfin, le couple américain que forment aujourd'hui Noura et Arthur fait rêver, fort de la sincérité qu'ils s'autorisent et de l'empathie envers Hae Sung. Les trois personnages sont justes dans leurs émotions, et ces gens se parlent ! La vraie vie, quoi ! Le récit coule et nous nous attachons. Les lieux (Corée, Chine, New York) sont des écrans pleins de lumière, qui enrichissent notre voyage.

Il y a un terme coréen, entre providence et foi, le *inyeon*, pour désigner le moment rare où, dans la destinée, deux personnes se trouvent et se retrouvent.

Arielle Doman

A voir en ce moment

Consensus à Venise

Moi, Capitaine de Matteo Garrone (Italie 2023, 2h04, Prix du jury INTERFILM Venise 2023, Prix Mastroianni du meilleur espoir : Seydou Sarr, sortie : 3/1/2024)



Voir la page du festival sur notre site

« Nous décernons le prix INTERFILM à un film de grande qualité esthétique et artistique. Une odyssée de deux jeunes garçons du Sénégal vers l'Europe. Ils luttent pour la liberté, l'égalité et la justice face à la déshumanisation. Par leur pure naïveté, ils s'exposent au mal et parviennent à le vaincre. Seydou prend ses responsabilités en affirmant que « Dieu est avec nous » et grandit. Il devient le maître de sa propre vie et le capitaine de son âme. Le prix INTERFILM est décerné à *Io Capitano* de Matteo Garrone ».

Lors des remises de ce prix pour la promotion du dialogue interreligieux, nous avons découvert la similitude de nos réflexions avec le jury catholique (nommé par Signis) évoluant de façon indépendante à Venise. Ils

ont également choisi *Io Capitano* pour des raisons similaires aux nôtres.

Sorte de conte initiatique sur ces deux jeunes qui devront affronter des épreuves terrifiantes.

Les paysages sont époustouffants, les couleurs, malgré le sable omniprésent, sont flamboyantes,

Ce film est dur, violent, mais la fraternité, la solidarité et l'entraide permettent de rendre cette inhumanité plus humaine.

Le film s'arrête à Lampedusa mais ne présage pas du difficile parcours qui continue en Europe...

Robert de Micheaux,
membre du jury INTERFILM

Il fait froid en Mongolie

Si seulement je pouvais hiberner de Zoljargal Purevdash (Mongolie, France, Suisse, Qatar 2023, 1h38, sortie : 10/1/2024)

Ce film, sélectionné à Cannes dans la section Un certain regard, est tourné par une réalisatrice mongole ayant étudié le cinéma à l'Université d'Obirin, au Japon. C'est son premier long métrage. Elle évoque le problème de la pollution et de la misère dans la capitale Oulan-Bator en narrant l'histoire d'un adolescent pauvre, Ulzii, vivant dans le quartier des yourtes avec sa famille. Très vite, la mère repart à la campagne, laissant Ulzii, l'aîné, surdoué en physique, en charge de la fratrie. Comment ce jeune va-t-il pouvoir faire face à cette responsabilité tout en préparant un concours pour obtenir une bourse qui lui permettrait d'entrer dans une université étrangère ?

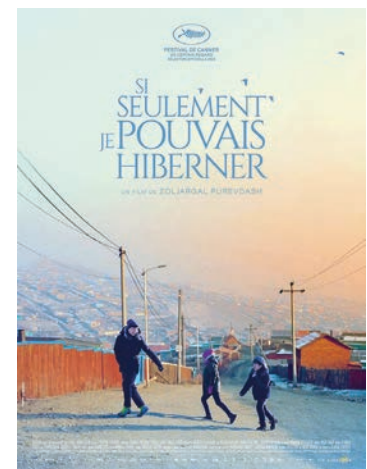
Ce jeune homme ambitieux, fier et tenace, affronte toutes les difficultés avec la lucidité d'un adolescent. Il va se battre pendant l'hiver rigoureux. La cinéaste suit Ulzii dans sa quête de bois et de survie. Des personnes du service social viennent poser un filtre sur le poêle à bois. Le bois est inexistant, mais cela ne les concerne pas. Ulzii semble évoluer à la charnière de deux époques, coincé entre la vie rurale et nomade et la modernité. La musique traditionnelle, le 'deepthroat singing' ou chant de gorge se confronte au hip-hop, le monde clos de la

yourte à la ville moderne, la pauvreté à la richesse, la campagne rejetée par cet adolescent à la ville signe de toutes les réussites.

Ce conflit est la pierre angulaire de ce film qui n'a rien de nouveau. Cette histoire pourrait se passer n'importe où dans ce monde. Mais on reste ému par la force d'Ulzii qui tente de s'inventer et de croire à un avenir pour sa vie d'adulte, tout en bataillant pour passer l'hiver puisque l'humain n'hiberne pas.

C'est le premier long métrage mongol de l'histoire des sélections officielles à Cannes.

Marie-Christine Griffon



Le procès Goldman de Cédric Kahn, France 2023, 1h56.

Au printemps 1976, Pierre Goldman, activiste d'extrême gauche qui a dérivé vers le grand banditisme, comparaît devant les assises d'Amiens pour le meurtre de deux pharmaciennes qu'il nie avoir commis.

CHAMP La parole est reine

Cédric Kahn tire un récit de faits authentiques qui sont évoqués dans le film-procès, en même temps qu'il brosse un portrait d'un personnage hors normes. Filmer un procès n'est pas chose facile. Il faut un sens de la mise en scène et du maniement de la caméra, effectuer un travail soigné de cadrages et ensuite de montage rendant vivantes les interventions, bref il faut savoir mettre en place un 'dispositif' qui permet de porter tout le reste. Je cite le réalisateur :

« Le dispositif est simple : lieu unique, trois semaines de tournage, trois caméras, une salle pleine tout le temps ».

Ce dont témoigne le film, c'est d'avoir réussi à nous intéresser, à capter notre attention, à nous faire participer à la recherche de la vérité, objectif de toute justice. Mais pour moi, la véritable performance est d'avoir tenté de broser un portrait de Pierre Goldman, brillant intellectuellement mais d'une sensibilité exacerbée, provocateur brûlé par le souvenir admiratif de ses parents, juifs polonais et militants actifs dans le communisme et la Résistance. N'ayant pas eu accès aux minutes du procès, les scénaristes ont épluché les journaux de l'époque, et le réalisateur a interrogé les deux avocats Kiejman et Chouraki.

Ce film est une immersion dans l'univers insolite et très particulier d'un procès. Nous vivons en simultané dans deux mondes parallèles. D'un côté le prétoire, où se déroulent joutes oratoires et morceaux d'éloquence, et les propos véhéments de Goldman (l'acteur est remarquable, parfois à la limite du surjeu). De l'autre, le 'public' est décrit

à la fois par de lents travellings et des cadrages de visages, attentifs, émus, révoltés ou impassibles. Deux heures intenses de participation, qui ne nous laissent pas indemnes. Le film se déroule sans musique ni *flashbacks*. Il est un extraordinaire lieu où la parole est reine. Les acteurs sont tous à la hauteur de l'enjeu que représente cette œuvre à la fois de réalité et de fiction. 'En notre âme et conscience', que pouvons-nous dire sur la décision du tribunal de relaxer Goldman du meurtre des deux femmes ?

Alain Le Goanvic



Arieh Worthalter dans *Le Procès Goldman*

Réalité ou fiction : une ambiguïté dérangeante CONTRE

Les films qui racontent sous forme d'une fiction un événement récent posent des questions qui ne me semblent jamais complètement résolues. Un petit carton rappelle à la fin qu'il s'agit d'une fiction, mais les personnages du film apparaissent sous leurs noms réels, et les acteurs ont été choisis et dirigés pour qu'ils ressemblent le plus possible aux protagonistes de l'histoire. Le spectateur est donc invité à croire à la vérité de ce qu'il voit. Ce n'est pas gênant quand l'histoire est ancienne et que plus aucun témoin n'est encore là pour en parler. Mais ce n'est pas le cas du *Procès Goldman* et le film a fait l'objet de polémiques, et notamment d'une attaque par la veuve de Pierre Goldman qui lui reproche, entre autres, de l'avoir présentée parmi les témoins alors qu'elle

n'a pas témoigné au deuxième procès. C'est un détail pour les spectateurs, et l'on comprend les raisons du réalisateur, mais l'on peut comprendre aussi la violence que représente pour l'intéressée ce travestissement de la vérité. Je reconnais que le film est remarquablement mené et interprété, qu'il rend bien l'atmosphère socio-politique de l'époque et que, globalement, il ne trahit pas le fond de l'histoire. Il reste pour moi une gêne morale que le spectateur prenne pour 'la vérité vraie' ce qui n'est qu'une narration forcément subjective.

Jacques Champeaux

Impressions sur la 80^e Mostra de Venise

Si l'on devait réduire la 80^e Mostra de Venise¹ à un dénominateur commun, un motif unificateur pourrait être 'voler', comme une expérience à la fois effrayante et libératrice. Cela a commencé dès le premier jour de la



Pierfrancesco Favino dans *Comandante*

Biennale du film : dans le film d'ouverture *Comandante* d'Edoardo de Angelis, seules les méduses planaient au-dessus du sous-marin qui, pour traverser le détroit de Gibraltar, avait plongé très profond sous les bombes et avait dû se diriger à travers des tirs ennemis. Dans *El Conde* de Pablo Larraín, 'le comte' vise à sauver sa peau de vampire vieillissante, qu'il balance régulièrement dans les airs pour aspirer le sang des nouvelles victimes ou leur arracher le cœur, pour ses boissons ultérieures.

Au nom de Dieu

Voler est hors de question dans *Dogman* de Luc Besson, le protagoniste Douglas est heureux quand il peut se tenir debout ou même marcher pendant quelques minutes. Son surnom vient de l'envers de la bannière à moitié cachée « Au nom de Dieu » (« *In the Name of God* ») que son père a accrochée devant la cage à chiens dans laquelle il l'a enfermé. Les chiens confinés avec lui deviennent des outils qui composeront son destin. Nous restons aussi complètement attachés à la terre dans le sinistre *Bastards* de Nikolaj Arcel, dans lequel Ludvig Kahlen (Mads Mikkelsen) veut faire pousser des pommes de terre dans la lande sauvage du Jutland au XVIII^e siècle et se met en travers du chemin d'un prince impitoyable.

'Un homme a une idée, et les gens en souffrent' : en plus du motif du vol, cela pourrait aussi être un titre pour de nombreux films de la Mostra. Dans le grandiose *Poor Things*, Yorgos Lanthimos donne au Dr Godwin Baxter (Willem Dafoe) l'idée frankensteinienne de réimplanter le cerveau de l'embryon

qu'elle porte dans le corps d'une femme suicidaire. Le résultat est vraiment étonnant : Bella Baxter (Emma Stone), une belle femme adulte au cerveau de bébé, apprend la vie à une vitesse vertigineuse et reste maîtresse de ses choix malgré les désirs

de tous les hommes rencontrés. « Dieu », comme Bella appelle affectueusement son père adoptif, a créé une créature étonnante qui, à la fin, dans le cercle de ses amours auto-choisies, n'a plus besoin de lui.

Une place importante est donnée aux animaux dans certains films du Festival : la panthère des neiges, du film du même nom, à partir des yeux de laquelle nous voyons une réalité différente ; le lion qu'Alba apprivoise dans le merveilleux *Finalmente l'alba* ; les cerfs sacrés dans *Le mal n'existe pas* de Hamaguchi.

Et les femmes ? Une vision masculine très traditionnelle dans : le *Comandante* qui se souvient de sa femme de telle sorte qu'elle - vêtue seulement de sa casquette de capitaine - se tourne lascivement vers lui ou s'allonge nue dans la baignoire ; ou, autre scène de baignoire, dans *Memory* de Michel Franco - lorsque Peter Saarsgard, penché sur Jessica Chastain, tombe complètement dans la baignoire. On le voit d'ailleurs nu plus souvent qu'elle. Le sujet rejoint un peu le thème du film *The Father*.

Mais une vision féminine est bien présente avec *Priscilla*, le biopic de Sofia Coppola et *Origin* d'Ava DuVernay, première noire américaine réalisatrice à venir à Venise.

Robert de Micheaux,
membre du jury INTERFILM

¹ Pour *Moi, capitaine*, prix du jury INTERFILM, v. p. 5.

Lily James dans *Finalmente l'alba*



Entrevues 2023 à Belfort

Du 20 au 26 novembre 2023.

Le jury du 38^e festival, comme toujours consacré à la jeune création contemporaine, a donné son Grand Prix Janine Bazin au réalisateur brésilien André Novais Oliveira pour *O dia que te conheci*, qui raconte la journée particulière d'un homme qui vient de se faire licencier de l'école où il travaillait ; et son Grand prix André Labarthe à Bo Wang pour *An Asian Ghost Story*, hommage ludique à Hong Kong et sa cinématographie. Trois démarches particulières ont à mon avis donné cette année toute son originalité à la manifestation. Tout d'abord une approche transversale axée sur la thématique de « La Disparition » : une trentaine de films

depuis *Paris qui dort* de René Clair (1925) jusqu'à *The Lost City of Z* de James Gray (2016) en passant par l'extraordinaire *Un Etrange voyage* d'Alain Cavalier (1981). La place faite ensuite, au terme de ce mois de novembre dédié au documentaire, au cinéma de Frederick Wiseman qui filme l'institution, psychiatrique, scolaire ou caritative (*Titicut follies*, *High School*, *Welfare*), avec en prime *La loi du collège* de Mariana Otero. Enfin, *last but not least*, un aperçu significatif de l'œuvre de Luc Moullet, figure trop méconnue de la Nouvelle Vague, cinéaste burlesque puisant dans sa propre vie pour écrire certaines de ses œuvres (*Anatomie d'un rapport*, *Prestige de la mort*) et dont la



filmographie - près de 40 films - constitue une trajectoire d'une rare cohérence.

Jean-Michel Zucker

Autres Prix



Voir les pages de ces festivals sur notre site

Un automne très riche en festivals ne permet pas de rendre compte de tous ici. Voyez leurs pages sur notre site :

- Miskolc, Chemnitz, Varsovie, Leipzig, Lübeck, Cottbus, Mannheim.

Indiquons ici seulement les commentaires des jurys œcuméniques pour deux des films primés.

Le sens de la vie

An Endless Sunday (*Una sternminata domenica*) d'Alain Parroni (Italie/Allemagne, 2024), primé à Mannheim et qui sortira en avril :

« Trois adolescents livrés à eux-mêmes, en quête désespérée d'affection, se lancent dans un voyage sauvage à travers la Ville éternelle. Le film est à la fois un *road movie* et une histoire de passage à l'âge adulte. Les adolescents se posent instinctivement les questions importantes sur le sens de la vie. La désorientation et la frustration les conduisent à un véritable coup de semonce. Des allusions visuelles à des images bibliques archaïques donnent au film une signification à plusieurs niveaux. La naissance dans la scène finale ouvre



Federica Valentini et Enrico Bassetti dans *An Endless Sunday*

de nouvelles perspectives pour tous les trois. »

Le prix de la liberté

Puis un autre film, primé, lui, à Miskolc, pour l'importance de son propos dans la situation géopolitique dans laquelle nous nous trouvons actuellement : *Libertate* de Tudor Giurgiu (Roumanie/Hongrie, 2023) pour lequel malheureusement il

n'y a pour l'instant pas de date de sortie annoncée.

« À travers l'objectif d'une caméra portable, les spectateurs sont confrontés à une chorégraphie chaotique de personnes courant pour leur vie après la chute d'une dictature et se retrouvant dans un vide moral. Le film pose la question : quelles sont les valeurs auxquelles nous nous accrocherons lorsque nous serons mis à l'épreuve dans une crise politique et existentielle ? Sommes-nous prêts à faire un sacrifice pour le bien commun ou ne servons-nous que nos intérêts personnels ? Malgré l'effondrement de l'État, nous voyons comment des individus s'efforcent de suivre des valeurs éthiques pour reconstruire une société basée sur la justice, la paix et la réconciliation. Nous sommes témoins de la situation historique en Roumanie en 1989, et en même temps, ce film nous offre une histoire à laquelle les gens du monde entier peuvent s'identifier. En racontant des histoires comme celle-ci, Tudor Giurgiu invite le public cinéphile à se rappeler qu'on n'a pas besoin d'être un héros pour avoir un impact. »

Le cinéma américain à Deauville 2023

Prix à *Laroy*, une brillante comédie noire à la Coen-Tarantino

Cette 49^e édition du festival a pâti de l'absence des acteurs et scénaristes américains, en raison de la grève à Hollywood pour une revalorisation des revenus face aux plateformes et à l'intelligence artificielle. Mais films de qualité et public nombreux lui ont assuré le succès.

Présidé par Guillaume Canet, le jury a décerné le Grand Prix au premier film de Shane Atkinson, *Laroy*, acclamé par des applaudissements debout. Il a également reçu le Prix du public et le Prix de la critique.

Un mari trompé, naïf (John Magaro), se trouve chargé d'exécuter un contrat criminel après avoir reçu indûment une grosse somme d'argent, à la suite d'un quiproquo. Cette mission, croit-il, l'aidera à se faire respecter. On se régale devant cette comédie jubilatoire où rien ne se passe comme prévu et où la galerie de personnages est digne de l'univers des frères Coen, l'Amérique des laissés-pour-compte. La première scène est particulièrement réussie, Steve Zahn, très pince-sans-rire, incarnant un camionneur cynique à souhait que n'aurait pas renié Tarantino. Le casting, impeccable, compte également Galadriel Stineman, une charmante idiote, épouse infidèle. Une grande partie de la postproduction a été réalisée en France, le producteur Sébastien Aubert étant français (film distribué par ARP en avril 2024). Il avait rencontré Shane Atkinson lors de la présentation de *Penny Dreadful*, son court métrage Prix du public au festival de Clermont Ferrand en 2013. Deux films ont reçu le Prix du Jury. *Fremont* de Babak Jalali (cf. p. 4) campe, dans un très beau noir et blanc, le portrait d'une jeune Afghane, ancienne traductrice pour l'armée américaine qui a pu s'expatrier en Californie dès le retour au pouvoir des

talibans. C'est un film très touchant qui exprime avec simplicité les douleurs de l'exil, la différence des cultures et le hasard des rencontres. Les images sont pleines de douceur et de poésie. Loin du destin funeste des Afghanes dans leur propre pays, on admire cette jeune femme courageuse et libre.

Nos vies d'avant

Ex-aequo du Prix du jury, *The Sweat East* de Sean Price Williams raconte la fugue d'une lycéenne qui va découvrir son pays et toutes sortes de marginaux, un universitaire spécialiste de Poe, deux Afro-américains qui veulent tourner un film, etc, mais l'ensemble est un peu décousu, parfois convenu.



Greta Lee et Yoo Teo dans *Past Lives*

Injustement reparti sans prix, *Past lives* - *Nos vies d'avant*, premier film de Celine Song, a été ovationné aussi. Dans une magnifique scène d'ouverture, trois personnages, dont deux asiatiques, discutent autour d'un bar, une femme au visage grave et deux hommes. Un *flash-back* nous ramène 24 ans plus tôt quand deux jeunes Coréens de 12 ans habitant le même quartier, Nora et Hae Sung, se lient d'une vive amitié. Mais les parents de Nora vont émigrer aux Etats-Unis et elle deviendra une vraie Américaine. Le film se déroule au gré des contacts espacés entre les deux jeunes gens, qui se sont recontactés

au bout de quelques années, grâce à Internet. Hae Sung est resté attaché à Nora. C'est un film d'une grande sensibilité, où les sentiments et les émotions sont très bien analysés de même que les différences de culture. Dans la catégorie des Premières, *Dogman*, dernier film de Luc Besson, a captivé le festival par sa maîtrise et le jeu exceptionnel de l'acteur Caleb Landry Jones. Dans la famille d'un éleveur de chiens, un père psychopathe martyrise son fils rebelle, Douglas. Ce récit au rythme effréné ne cesse de surprendre, la mise en scène est stupéfiante et la bande son magnifique : du grand cinéma, un vrai régal !

Le public, au sein duquel les élèves de la région étaient nombreux, s'est plongé plusieurs fois dans l'Histoire. *Les derniers hommes* (*The Last Men*) du Français David Oelhoffen se situe en Indochine, en mars 1945, quand l'armée japonaise lance un assaut foudroyant contre les troupes françaises. Traquée, une colonne de neuf légionnaires mal en point tente au cœur de la jungle de rallier les bases alliées à plus de 300 km. Un film de guerre très prenant, dans l'esprit de *La 317^e section* de Schoendoerffer.

L'image est magnifique.

Particulièrement d'actualité, *Golda*, de l'Israélien Guy Nattiv, évoque la figure de l'ancienne Première ministre d'Israël, Golda Meir (1898-1978), confrontée le 6 octobre 1973 en pleine nuit du Kippour, à une attaque surprise des forces combinées de l'Égypte, de la Jordanie et de la Syrie.

En compétition, le premier film d'Hannah Peterson, *The Graduates*, rapporte les souffrances toujours vives de tout un lycée américain un an après une fusillade meurtrière.

Françoise Wilkowski Dehove et Jean Wilkowski

45^e CINEMED Montpellier, 20-28 octobre 2023

Ce rendez-vous attendu de la vie cinématographique montpelliéraine a tenu tous ses engagements, malgré les difficultés provoquées par une actualité terrifiante au Proche-Orient.

Cette 45^e édition a débuté avec, pour la première fois, la projection d'un film d'animation, *They Shot the Piano Player* de Fernando Trueba et Javier Mariscal, en leur présence.



Compte tenu du contexte géopolitique et en l'absence physique de réalisateurs israéliens et palestiniens (notamment Mohammad et Saleh Bakri), Christophe Leparc, président du CINEMED, a rappelé que depuis ses débuts, le Festival s'était donné pour mission de présenter des films de l'ensemble des pays de la Méditerranée, de donner la parole à leurs auteurs à travers leurs œuvres, de faciliter le dialogue et la tolérance. Un hommage au Libanais Maroun Badgadi et une rencontre avec la réalisatrice Yolande Zauberman ont marqué le festival.

Claude Bonnet

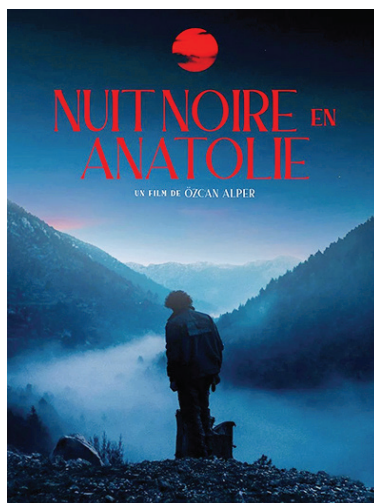
Nous avons vu les neuf longs métrages en compétition (vous lirez nos billets d'humeur sur le site de Pro-Fil) et nous avons choisi de cibler les deux films récompensés : *Nuit noire en Anatolie* (Black night) d'Özcan Alper (Turquie 2024, 1h54), Antigone d'or, qui sortira le 24 janvier prochain, et *Le Déserteur*

(*The Vanishing Soldier*) de l'Israélien Dani Rosenberg (Israël 2023, 1h38), Prix de la critique (voir tout le palmarès sur la page Festival de notre site).

Nuit noire en Anatolie

Ishak, joueur de luth dans les cabarets, revient dans son village, au chevet de sa mère, sept ans après son départ. Sept ans après cette nuit où le drame s'est produit. C'est une plongée dans le secret honteux de toute une communauté masculine, exacerbé par la tradition et le refus de l'autre, dans le pur style du drame classique. Ishak ne veut plus se taire ; malgré sa culpabilité et ses regrets, il nous entraîne vers une réparation possible où les *flash-backs* et les rêves se mélangent et cassent la temporalité du récit, comme si le passé et les cauchemars étaient toujours en lui, tout le temps. Il veut rendre justice à Ali, cet autre, rejeté parce qu'il était d'ailleurs et différent et pourtant si proche de lui puisqu'ils sont devenus amis. La nature, où la quête d'Ishak revêt une finalité mystique, est déjà une histoire en soi. La force minérale des rochers, les nuances des couleurs, les aspérités aiguës de la pierre, les gouffres d'une profondeur insondable, unissent l'intime et le symbolique du personnage.

Arielle Domon



Le Déserteur

Shlomi, jeune soldat israélien de 18 ans, déserte la bande de Gaza. Est-ce pour fuir la violence des combats, pour retrouver sa petite amie ou pour oublier la guerre ? Pendant son retour à Tel Aviv, il va rencontrer ses parents, danser avec sa petite amie... On le retrouve dans des situations inextricables traitées avec dérision. Mais la réalité le rattrape. Les conséquences de son geste vont devenir tragiques. Shlomi va-t-il devoir faire face aux conséquences de son acte ? L'histoire dure 24 heures. La mise en scène est basée sur la quête de liberté donnant le rythme au film. Elle nous montre Shlomi dans une course effrénée, accompagnée d'une musique moderne, puissante. Librement inspiré d'un épisode réel, le *kidnapping* d'un soldat en 2006, ce film oscillant entre documentaire et film tragi-comique ne traite pas de la situation politique, tout en offrant une lecture troublante en rapport avec l'actualité tragique de la situation israélo-palestinienne. Mais il montre une réalité : le prix payé par une jeunesse qui a des ambitions et un devoir patriotique.

Marie-Christine Griffon

Dans l'expression 'rire pour convaincre', le mot le plus important, pour nous Profiliens, est le mot 'convaincre'. C'est pourquoi, pour préparer le séminaire national 2023 sur ce thème, nous avons d'abord établi une liste d'une trentaine de films du genre comique ou humoristique, où il y avait matière à être convaincu d'un message, de valeurs ou d'idées à partager. Nous ne rions pas tous des mêmes choses, et le débat pour savoir si l'on peut rire de tout ou pas n'est pas vraiment notre sujet. Chacun réagit selon sa sensibilité ; certains rient, d'autres sourient, et d'autres enfin peuvent même être attristés, voire effondrés par les situations présentées dans ces films. Cette trentaine de films a été partagée en trois sous-ensembles selon le message ou les valeurs qu'ils cherchent soit à combattre, soit à défendre :

1 « Ridiculisons la guerre »

2 « Marginaux, non-conformistes... réunissons-les pour le meilleur et pour le pire »

3 « Le rire par dérision contre le sexisme, le racisme, l'antisémitisme »

Pour chacun, nous apprécierons comment le cinéma utilise le comique pour convaincre, pour défendre une cause, dénoncer une situation ou une politique, comment il touche le spectateur. Que ce soit par l'effet repoussoir, en rendant grotesque et détestable ce contre quoi il s'élève, ou au contraire comment il cherche à rendre sympathique le ou les personnages qu'il veut promouvoir. Le séminaire a présenté au total 17 films (2 *in extenso* et 15 sous forme d'extraits).

Docteur Folamour

de Stanley Kubrick (USA 1964, 95 min.)

Ou : comment j'ai appris à cesser de m'inquiéter et à aimer la bombe.

Docteur Folamour, 7^e film de Stanley Kubrick, montre de façon burlesque comment la folie paranoïaque d'un commandant de base de bombardiers stratégiques américains, vecteurs de la bombe atomique, peut conduire à l'apocalypse nucléaire.

Peter Sellers, choisi par Kubrick pour son aptitude à jouer des rôles de composition, incarne ici trois personnages-clés du film : le président des États-Unis ; le docteur Folamour, directeur de la recherche stratégique au Pentagone et ex-savant allemand nazi rescapé de la Seconde Guerre mondiale ; et le colonel Mandrake, adjoint au commandant de base.

Dès le début du film, le commandant de base Jack Rippert (Sterling Hayden), sous l'emprise d'un délire paranoïaque, lance ses bombardiers B52 porteurs de la bombe atomique vers des cibles en

U.R.S.S., tout en coupant sa base de tout contact avec l'extérieur.

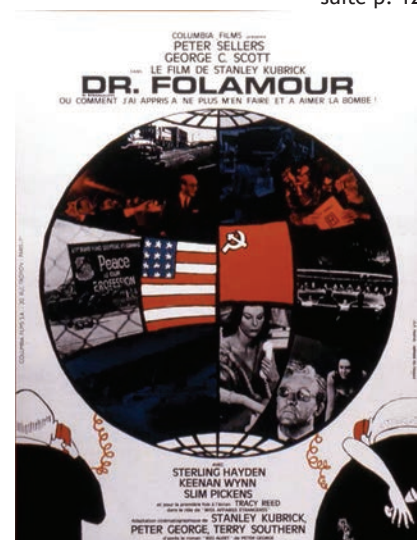
A partir de cette situation, Kubrick développe l'opposition entre les 'faucons', notamment le docteur Folamour, qui veulent profiter de la situation avec cynisme pour supprimer leurs adversaires, et le président des U.S.A. qui cherche une sortie de crise pacifique. Tous les bombardiers finiront par rentrer à leur base, sauf un, qui déclenchera l'apocalypse.

Le film sort en pleine guerre froide (la crise des missiles à Cuba date de 1962), et le risque d'un malentendu entre les Américains et les Russes conduisant à une guerre nucléaire n'est pas une hypothèse théorique. Kubrick choisit de traiter ce risque avec une ironie glaçante en montrant la stupidité des technocrates qui mettent en œuvre des technologies de destruction de

l'humanité entière. Il déclare à propos de son film :

« Je suppose qu'il serait difficile de trouver quelqu'un affirmant être

suite p. 12



suite de la p. 11

pour la guerre. Tout comme je ne pense pas que quiconque pense que détruire le monde soit une bonne idée. Mais je suis toujours un peu perplexe quand les gens parlent de livres ou de films 'anti-guerre'. On n'a pas besoin de montrer aux gens que la guerre est un enfer. D'ailleurs pour beaucoup de gens, la guerre n'est pas un enfer. Ils y prennent leur pied, elle est excitante. »

Le projet de Kubrick n'est pas de

dénoncer la guerre, mais de montrer ce qu'il y a derrière la dissuasion nucléaire. Le caractère abstrait de la technique, qui, par la mise en œuvre de procédures de segmentation de l'action, évite de se poser la question du pourquoi, mais seulement du comment. La pulsion de mort aussi, toujours à l'œuvre dans l'inconscient collectif.

Le parti pris burlesque montre l'absurde de situations qui conduisent à des dilemmes extravagants (puisqu'on ne

peut plus arrêter la bombe qui est en route, pourquoi ne pas en profiter pour exterminer complètement le camp d'en face en envoyant quelques bombes en plus...).

Face à ces situations tragiques, comment qualifier le rire qui nous saisit par moment ? Mais il ne s'agit plus ici de faire rire pour convaincre de l'absurdité de la guerre, c'est un rire quasi désespéré devant l'absurde.

Jean-Philippe Beau

La parade

Parada de Srdan Dragojevic, Serbie, Croatie, Slovénie, République du Monténégro, République de Macédoine du Nord, 2013, 1h55. Prix du Jury Pro-Fil au Ciné-Festival en Pays de Fayence 2012

Un film dénonçant la violence homophobe de la société serbe.

Srdan Dragojevic est un réalisateur serbe né en 1963, qui s'est fait connaître par des comédies qui ont été de gros succès commerciaux dans son pays, notamment avec son premier film sorti en 1993, *Nous ne sommes pas des anges*. Avec *La parade*, sorti en 2012, il utilise les ressorts de la comédie grand public pour défendre la cause homosexuelle et dénoncer la violence homophobe de la société serbe. Le générique, d'un laconisme génial, montre que les peuples de l'ex-Yougoslavie ne s'accordent que sur la haine des homosexuels.

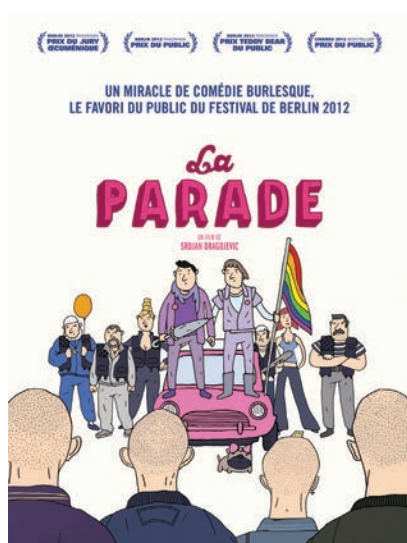
Le compagnon gay d'un vétérinaire, organisateur de mariages, rêve d'une *Gay Pride* à Belgrade. Redevable à l'égard du vétérinaire, qui a sauvé son bouledogue bien aimé, et soucieux de plaire à sa fiancée qui souhaite un grand mariage kitsch et cher, un ancien mercenaire, homophobe et chef mafieux à Belgrade, Limun, s'engage à protéger la manifestation qui dégénère chaque année en violences. Malheureusement, tous les sbires qu'il contacte se défilent et seront sans doute de l'autre côté pour 'casser du pédé'. Commence alors un *road movie* hilarant à travers les contrées de l'ex-Yougoslavie à la recherche de ses anciens copains de tous les bords politiques. Croate, musulman de Bosnie, Albanais du Kosovo, tous homophobes, se retrouvent au coude à coude avec des militants homosexuels. La *Gay Pride* finit par avoir lieu, non sans casse : l'organisateur du mariage y laisse la vie, il y a beaucoup de blessés. Mais elle a eu lieu, signal d'un espoir permis.

Un road movie désopilant

Le film n'est pas exempt de clichés mais son humour, parfois 'hénaurme', est efficace pour tourner en dérision les préventions homophobes. Le scénario se construit sur un schéma classique de

comédie : deux personnages ou deux groupes de personnes que tout oppose vont progressivement se rapprocher et se comprendre. Pour ce faire, le réalisateur reprend le procédé du *road movie* : l'enfermement des protagonistes dans une voiture, et le vivre ensemble qu'il impose, les obligent à sortir des préjugés et à s'apprécier mutuellement. Il pousse même très loin ce ressort en entassant cinq malabars dans une mini rose, un gag visuel qui fait rire, mais aussi une image symbolique du rapprochement entre eux. Une autre idée intéressante est d'utiliser le cinéma comme marqueur de l'évolution des esprits. Limun est un adorateur de *Ben Hur* qu'il passe en boucle chez lui, et cela fait rire le vétérinaire qui lui explique que l'amitié entre Ben Hur et Messala est une des relations homosexuelles les plus célèbres du cinéma ; Limun n'y croit pas, mais progressivement ses yeux se dessillent ; dans une scène très amusante, hétéros et homosexuels communient devant le péplum de William Wyler. Dans un pays où l'homosexualité reste difficile à vivre, *La parade* est un film réellement militant qui utilise le comique.

Jacques Champeaux



Ridiculisons la guerre

Ceux qui la décrètent, ceux qui la font, et ceux qui en profitent.

Si vous voulez rire des dictateurs, de leur bêtise, de leur malfaisance et de leurs prétentions, vous devez de toute urgence commencer par déguster, si vous ne l'avez déjà fait, *Le dernier milliardaire* de René Clair (1934), *La soupe au canard* des Marx Brothers (1934), le sublime *Dictateur* de Chaplin, ou *To Be or Not to Be* d'Ernst Lubitsch (1942). Ceci fait, je voudrais vous présenter six films qui, de 1966 à 2019, tournent en dérision la guerre : ceux qui la décrètent, ceux qui la font, et ceux qui en profitent.

Dans *La grande vadrouille* (1966) de Gérard Oury, trois aviateurs anglais contraints d'atterrir en parachute sur Paris en 1942 doivent être convoyés en zone libre par un peintre en bâtiment timide et maladroit, Bourvil, et un chef d'orchestre colérique, Louis de Funès. C'est l'occasion d'un festival de péripéties burlesques à travers la France, qui culmine dans la séquence finale, lorsque les trois militaires anglais et les deux civils français s'échappent dans des barriques d'un manoir bourguignon infesté de SS, puis se sauvent dans des planeurs poursuivis par l'aviation allemande.

*M*A*S*H* (1970) de Robert Altman narre les aventures picaresques, en pleine guerre de Corée, de trois jeunes chirurgiens doués, mais ne cherchant qu'à défier une hiérarchie minable, et qui vont mettre le bazar dans un hôpital de campagne en ridiculisant l'armée. Parmi la succession de sketches déjantés, très satiriques et quelquefois un peu lourds, nous regardons la séquence dans laquelle les trois zozos partent, avec leur matériel de golf, pour sauver le fils d'un politicien influent de l'incompétence de leurs collègues.

Dans *Le prête-nom* (*The Front*, 1976) de Martin Ritt, il s'agit, au début des années 50 à New York, de la sombre période de la guerre que le sénateur McCarthy fait aux artistes proches du

PC. Un modeste caissier - Woody Allen au sommet de son art - accepte de servir de prête-nom à un scénariste inscrit sur la tristement fameuse liste noire. Victime du climat de délire paranoïaque et de délation généralisée, il sera finalement à son tour convoqué et interrogé dans une ultime séquence, angoissante et dérisoire, qui émeut et convainc plus qu'elle ne fait rire.

Underground (1995) d'Emir Kusturica est une comédie fleuve, drolatique et surréaliste, bourrée d'inventions

vengeance de Shoshana, une jeune fille juive dont la famille a été assassinée, est l'occasion d'une vision ludique de la guerre version grand-guignol et western spaghetti : un commando de soldats juifs sillonne l'Europe afin d'éliminer un maximum de nazis après les avoir scalpés ! Cette fable cruelle et survoltée est à son paroxysme lorsque Shoshana fait finalement exploser son cinéma, engloutissant tous les grands dignitaires allemands, Hitler inclus.

Tel Aviv on Fire (2019) de Sameh Zoabi



Kais Nashif dans *Tel Aviv on Fire*

de mise en scène, felliniennes, qui balaye une grande partie de l'histoire sinistre de l'ex-Yougoslavie à travers les entreprises douteuses de Marko et de son ami Blacky, trafiquants et profiteurs en tous genres. Dans ce feu d'artifice de scènes qui mêlent l'instinct de survie, la violence et le goût de la fête, la plupart des personnages sont gaiement immoraux, comme l'illustre la bagarre de voleurs inaugurale suivie d'une parodie théâtrale de l'actrice Natalija convoitée par les deux amis.

Dans *Inglourious Basterds* (2009) de Quentin Tarantino, l'implacable

déploie un dispositif quasi lubitschien, qui utilise l'humour comme une arme de paix. Salam, technicien palestinien d'une série télévisée, doit passer chaque jour par le *check-point* tenu par Assi, officier israélien qui va profiter de son pouvoir pour faire modifier le scénario et satisfaire sa femme, fidèle spectatrice du feuilleton, au profit cependant de l'espérance d'une écoute entre ces deux communautés hostiles, débouchant, dans le film, sur la co-écriture de leur histoire par ces deux êtres humains.

Jean-Michel Zucker

Marginaux et non-conformistes...

... réunissons-les pour le meilleur et pour le pire

Dans l'histoire du cinéma, nombreux sont les marginaux, ou non-conformistes, réalisateurs et quelquefois acteurs, qui exercent dans le domaine comique.

Nous prendrons quatre exemples. **Charlie Chaplin** dans *Les temps modernes*, film quasiment muet mais sonorisé, en 1936 : ce dernier Charlot présente une satire féroce du travail à la chaîne. Ouvrier dans une chaîne de production, Charlot doit s'appliquer à serrer deux boulons en respectant le rythme, les paires de boulons se présentant toutes les trois secondes. S'il vient à parler ou à se gratter, alors il perd le rythme et gêne ses collègues. De manière à améliorer le rendement de la chaîne, la direction de l'usine veut mettre au point une machine qui

travail déshumanisé qui monte l'ouvrier contre ses collègues. Le burlesque de la machine à nourrir les ouvriers pendant leur travail accroît encore la critique de cette société industrielle, qui réduit les travailleurs à être au service des machines.

Puis, **Jacques Tati** dans *Les vacances de Monsieur Hulot*, en 1953, et dans *Playtime*, en 1967 ; depuis les années 50, Tati joue Monsieur Hulot, personnage principal décalé par rapport à l'époque qu'il traverse, mais tendre et émouvant malgré ses maladroites et bêtises. Dans *Les vacances...*, son automobile bricolée,

brinquebalant de toutes parts, finit par le conduire à bon port. À côté, les vacanciers qui voyagent en train ont du mal à trouver le bon quai, car les messages des haut-parleurs de gare sont incompréhensibles. Mais eux aussi arrivent à atteindre l'Hôtel de la plage.

Dans *Playtime*, Hulot a un rendez-vous important dans un immeuble ultramoderne. Toujours aimable, serviable et docile, il n'arrive pas à atteindre son interlocuteur mystérieux. Il attend en salle d'attente, monte dans les étages par l'ascenseur, constate que les employés sont totalement isolés dans des boxes. Sa recherche se fait sans dialogue, et les péripéties traversées prêtent à rire, par exemple quand il est happé

par un groupe de visiteurs qui l'obligent à rentrer dans l'immeuble alors qu'il vient d'en sortir. Hulot est un personnage solitaire, discret, d'une humanité rare mais totalement incompris dans le monde où il vit. La bande son de *Playtime* est particulièrement intéressante, car beaucoup de bruits du quotidien (talons dans les couloirs,

machines en fonctionnement, véhicules) sonnent clairement alors que les échanges oraux sont limités et peu audibles.

Ensuite, **Peter Sellers** incarnant **Mr. V.** dans *The Party* de **Blake Edwards** en 1968.

Peter Sellers est celui d'un acteur indien, invité par erreur dans une soirée mondaine de Hollywood. Le personnage, a priori inoffensif, déclenche par inadvertance, maladresse et incompréhension toutes sortes d'incidents qui progressivement dégénèrent et se transforment en catastrophes. Mr. V. se présente, invité comme les autres, aimable, délicat, de bonne volonté, mais quelque peu décalé dans le monde assez fermé du cinéma hollywoodien.

Denis Podalydès enfin, jouant **Alexandre** dans *Les 2 Alfred* (2020), réalisé par son frère **Bruno Podalydès**, est un chômeur déclassé qui doit montrer à son épouse, prise par son métier de sous-marinier, qu'il peut en deux mois retrouver du travail et s'occuper de ses deux enfants. Grâce à un autre père de famille, il se fait embaucher dans une *start-up* où le principe est d'employer des personnes sans enfants. Il ment et s'aperçoit rapidement que tous ou presque sont dans la même situation. Lors de son entretien d'embauche, Alexandre cherche à surprendre son interlocuteur en lui disant que « rapidement, il part en sucette... ». Cette formule convainc son interlocuteur mieux que le qualificatif de travailleur loyal qui va droit au but.

Ces quatre personnages sont drôles par leur côté marginal et décalé, mais ils évoluent dans un monde sans humanité, triste, et oppressant. Eux sont inoffensifs, agréables et calmes ; ils cherchent à rendre plus douce leur vie et celle de ceux qu'ils rencontrent. Par-là même, ils touchent la plupart des spectateurs.

Marcel Besnard



Charlie Chaplin dans *Les temps modernes*

permettra aux ouvriers de se restaurer tout en restant à leur poste de travail. L'essai est fait sur le poste de Charlot, avec essuyage automatique de la bouche, mais la machine s'emballe et oblige la direction à revoir son prototype avant de l'intégrer à la chaîne. L'extrait présenté, début du film, montre un

Le rire pour convaincre...

... face au racisme, à l'antisémitisme, à la misogynie, au sexisme

Le rire est un moyen d'expression (comme un autre) qui peut aussi être utilisé pour argumenter. Le rire, par une sorte de diversion, permet la critique et évite ainsi la censure liée au sujet. L'émotion par le rire touche toutes les classes sociales. Le rire permet aussi de désacraliser les grands problèmes, les atrocités et les injustices, et de faire passer les sujets tabous. En traitant les sujets les plus graves avec légèreté, il incite à développer l'esprit critique. Le rire se construit toujours par rapport à une norme. C'est hors de ces normes que se sont construits nos plus grands personnages comiques. Mais l'évolution des sociétés fait que certaines choses comiques auparavant ne sont plus tolérées actuellement ; et inversement.

Quatre films illustrent bien ces thèmes : *Les aventures de Rabbi Jacob*, *Je vous trouve très beau*, *Potiche* et *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* *Les aventures de Rabbi Jacob* (Gérard Oury, 1973) met en scène Victor Pivert, homme d'affaires irascible et foncièrement xénophobe, qui se rend à Paris pour le mariage de sa fille. Il est interprété par Louis de Funès qui ne ménage pas ses grimaces. Il croise le chemin de dangereux terroristes et Slimane, le leader révolutionnaire musulman qu'ils veulent éliminer. Pour leur échapper, les deux hommes n'auront d'autre choix que de se déguiser en rabbins. Pivert est alors pris pour Rabbi Jacob, sommité new-yorkaise attendue en grande pompe par la communauté juive parisienne. Le film qui joue avec les stéréotypes, peut-être d'une manière qui ne serait plus tolérée aujourd'hui, est une ode joyeuse et débridée à la fraternité entre les religions.

Dans *Je vous trouve très beau* (Isabelle Mergault, 2005), Aymé Pigrenet, interprété par Michel Blanc, vient de perdre sa femme. Il n'est pas submergé par le chagrin, mais anéanti par le travail qu'il va devoir désormais effectuer tout

seul à la ferme. Comprenant qu'il ne recherche pas l'affectif mais l'utile, la directrice de l'agence matrimoniale à qui il s'adresse propose à Aymé de se rendre en Roumanie où les filles sont prêtes à tout pour quitter la misère dans laquelle elles vivent. Le film se moque avec gentillesse aussi bien du chercheur de femmes peu sentimental que des prétendantes jouant le jeu, inefficace, de la séduction.

Potiche (François Ozon, 2010) qui rassemble une pléiade de grands acteurs

pervers et Catherine Deneuve dans celui de la femme de tête qui se révèle font merveille dans de nombreuses scènes cocasses.

Dans *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* (Philippe de Chauveron, 2014, avec Christian Clavier et Chantal Lauby), Claude et Marie Verneuil, issus de la grande bourgeoisie catholique provinciale, sont des parents plutôt 'vieille France'. Mais ils se sont toujours obligés à faire preuve d'ouverture d'esprit... Les pilules furent cependant



Catherine Deneuve et Fabrice Luchini dans *Potiche*

(Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Fabrice Luchini, Karin Viard, Judith Godreche, Jérémie Renier) s'intéresse à la condition des femmes dans les années 70. Suzanne Pujol est l'épouse popote et soumise d'un riche industriel. Il dirige son usine de parapluies d'une main de fer et s'avère aussi désagréable et despote avec ses ouvriers qu'avec ses enfants et sa femme. À la suite d'une grève et d'une séquestration de son mari, Suzanne se retrouve à la direction de l'usine et se révèle à la surprise générale une femme de tête et d'action. Luchini dans le rôle du mâle machiste et

bien difficiles à avaler quand leur première fille épousa un musulman, leur seconde un juif et leur troisième un Chinois. Leurs espoirs de voir enfin l'une d'elles se marier à l'église se cristallisent donc sur la cadette qui, alléluia, vient de rencontrer un bon catholique, qui se révèle... un Africain. Cette comédie assez habile qui, tout en accumulant les poncifs, défend une société plus fraternelle, fut un énorme succès commercial.

Robert de Micheaux

COIN Rions ... d'espérance

THEO

Connaissiez-vous le chant *Down by the Riverside* ? Il s'agit d'un *Negro Spiritual* qui exprime le thème du psaume 137 : les Hébreux déportés à Babylone expriment leur peine.

« Comment pourrions-nous chanter des chants joyeux en plein esclavage si loin de notre pays ? Comment rire dans de tels moments de souffrance ?¹ ».

C'est bien la question que l'on peut se poser en lisant l'actualité. Et d'ailleurs : le rire est-il pertinent pour convaincre ? La devise des empereurs romains était : « Du pain et des jeux ». Il s'agissait de faire passer le pain dur de la vie quotidienne sous un peu de confiture : des jours de fêtes ! Dans nos salles obscures, et souvent bien moroses, certaines comédies n'ont pas d'autres ambitions. L'Église aussi a institué des temps de fête, de liesses populaires ; elle allait même jusqu'à accepter sa propre satire critique, comme la fête de l'âne au Moyen Âge... La Réforme protestante combattit la justification par les œuvres comme on la concevait au Moyen Âge, avec les pénitences, les indulgences et l'aumône obligatoire... Mais du coup elle supprima aussi ces soupapes festives qu'elle ne jugeait plus nécessaires. Calvin s'autorisait tout juste une partie de boules le dimanche après-midi...

Heureusement il y a Luther ! Luther, ce moine bon vivant aimait raconter des blagues à ses étudiants à table. On en a gardé un ouvrage : *Propos de table* !

Le rire de Sarah

Dans la Bible, il est possible de dénicher ce genre de textes que l'on devrait prendre au second degré et qui désirent, par l'humour, nous enseigner des choses sérieuses. Dommage que nos traductions ne le rendent pas plus souvent. Le récit - j'allais dire la séquence - de Sarah, dans le livre de la Genèse par exemple. Elle est déjà très âgée, et un ange vient dire à son mari, Abraham, qu'elle

sera bientôt enceinte (*sic* !) et qu'elle enfantera un fils (Isaac). Elle entend cela depuis la cuisine et elle éclate de rire ! J'aurais aimé voir la tête de l'ange !!! Et celle d'Abraham aussi d'ailleurs ! Et c'est dans ce grand éclat de rire que l'on nous présente la naissance de la grande lignée des croyants !

Il me vient à l'esprit un autre texte qui me réjouit parce qu'il contredit nos clichés. Il est caché dans les pages austères d'un livre de sentences, de maximes populaires plutôt moralisantes, que la tradition nous a léguées ! Un livre appelé justement *Le livre des Proverbes*. Le personnage central, appelé 'la sagesse', s'exprime ainsi :



« Sarah écoute et rit » de James Tissot

« Le Seigneur m'a créée, principe - projet - avant toutes ses œuvres ! Et lors de la création du monde... j'étais là à ses côtés... objet de délice chaque jour jouant en sa présence dans (avec ?) son univers terrestre »².

La sagesse ici n'est pas telle que les Grecs se la représentaient, vieux barbu assis sur un trône ! mais comme une petite fille qui joue en créant devant Dieu. Daniel Lys, un peu malicieux, traduisait ainsi ce texte :

« Au commencement du monde, la petite Sophie jouait avec le globe terrestre... et c'était pour la joie de son Père ! ».

Ici la création du monde est imaginée dans la joie, la danse... et pourquoi pas le rire ! Un papa, ou un papi, riant aux éclats devant sa petite fille qui danse et joue avec le globe terrestre comme avec un ballon. Le théologien Jürgen Moltmann a intitulé l'un de ses ouvrages : *Le Seigneur de la danse : Essai sur la joie d'être libre* !³ Nous sommes dans la même idée ! En parlant création, je me permets d'extrapoler. Et pourquoi une vocation aussi louable que le désir de 'convaincre' - selon le titre de notre dossier - et même pour une cause la plus juste qui soit, ne se ferait-elle pas aussi sans crispation ? En usant de l'humour et dans la joie de la création artistique, cinématographique par exemple ?

On me rétorquera :

« Comment pourrions-nous rire alors que la situation du monde ne s'y prête vraiment pas ? » — « Comment chanterions-nous des cantiques du Seigneur sur une terre étrangère ?¹ »

Il est bon alors de relire le psaume 126 qui lui répond en quelque sorte :

« Quand le Seigneur libéra les captifs de Sion nous étions comme dans un rêve, alors notre bouche s'emplit de rire ».⁴

La délivrance, la libération comme espérance pour tous ceux qui la réclament... voilà ce qui motive nos convictions et nos combats... mais nous pouvons le faire en gardant une « insoutenable légèreté de l'être » ! (Milan Kundera).

« Voir les choses en farce est le seul moyen de ne pas les voir en noir. Rions pour ne pas pleurer. »

Savez-vous de quel texte biblique est tirée cette vérité ? Non ? c'est normal... c'est un texte de Gustave Flaubert (*Lettre à Louise Colet*). Restons donc dans les pas de la petite Sophie qui crée le monde en riant ! Rions... mais rions d'espérance !

Joël Baumann

¹ Psaume 137,4.

² Proverbes 8, 30-31

³ Editions du Cerf 1977.

⁴ Psaume 126, 1-2.

Entretien avec Hans Obma

Lors du dernier Festival de Cannes, j'ai eu la chance de rencontrer Hans Obma, un acteur américain qui interprète Roberto dans *May December* de Todd Haynes¹. Pour *Vu de Pro-Fil*, il répond à quelques questions.

VdP : Tu as tourné aussi bien pour le cinéma que dans des séries et pour la télévision. Dans quel type de personnage t'épanouis-tu le plus ?

HO : Il y a quelques années, un mentor a suggéré que je découvre mes forces, c'est-à-dire, les choses que je faisais naturellement bien. Auparavant, j'essayais de faire les mêmes rôles que tous les autres : des flics solides, des avocats assurés, des personnages presque parfaits. Quand j'ai réfléchi, j'ai remarqué que j'étais plus à l'aise quand je jouais des personnages qui avaient de vrais défauts. Ils avaient quelque chose que je comprenais. J'aime aussi bien jouer des personnages qui viennent d'autres pays, avec un accent étranger, ou parfois même dans une langue différente, ce qui me donne une sorte de liberté.

VdP : Quelle a été ta réaction quand tu as reçu le scénario de *May December* ?

HO : Je me souviens que le scénario était très lisible.

C'est toujours bon signe quand un scénario est facile à suivre, et c'était le cas avec *May December*. Une autre chose intéressante était que j'avais rencontré par le passé l'écrivaine, Samy Burch. Il y a quelques années, elle travaillait avec sa mère comme directrice de casting.

VdP : Comment t'es-tu senti quand tu as su que tu allais donner la réplique à Natalie Portman ?

HO : Comme d'habitude, j'ai fait le casting initial sans avoir le scénario complet ; je savais que Natalie allait jouer dans le film, mais je ne savais pas que c'était un film de Todd Haynes. Les scènes étaient assez intéressantes. Puis,

quand j'ai découvert les rôles joués par Natalie et Julianne, j'étais persuadé qu'il s'agirait d'une opportunité unique de jouer dans ce film.

VdP : Comment as-tu vécu le Festival de Cannes ?

HO : Le Festival de Cannes a changé la façon de me voir en tant que comédien. C'était passionnant que *May December* soit en compétition, mais j'étais aussi là parce que j'ai écrit et joué dans *A Question of Service* qui avait sa première européenne dans le Pavillon américain. Pendant tout le festival, j'ai essayé de rester moi-même quand je rencontrais quelqu'un, et ça m'a

aidé à me voir comme une véritable personne aussi bien professionnellement que personnellement.

VdP : Quels sont tes projets à venir ?

HO : Je n'ai pas le droit de les annoncer, mais je joue dans deux séries américaines. Cependant, je me consacre surtout à *A Question of Service*, mon but étant de le produire sous un format de plusieurs séries au Pays de Galles.

Propos recueillis par
Maxime Pouyane



Hans Obma et Maxime Pouyane au festival de Cannes

¹ Voir aussi p. 4.

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- ☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- ☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € ☐ pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- ☐ individuel : 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple : 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Le pardon : une exploration cinématographique

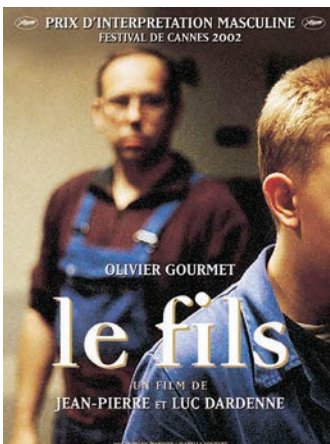
Séminaire annuel du Ciné-Club créé par Alain, dans le but de faire aimer le cinéma, avec des amis de Grenoble et de la Drôme, à Saint-Antoine-l'Abbaye au sein de la communauté Lanza del Vasto.

Trois jours de fin d'été dans un lieu magnifique, un ancien couvent près de Saint-Marcellin (Isère), pour vivre une plongée dans le monde fictionnel du cinéma. Ce fut un voyage passionnant au moyen de quatre films majeurs abordant des situations très différentes et des personnages confrontés à un des actes les plus difficiles de la vie humaine : le pardon. Sous-jacente fut la question : Que peut le cinéma ?

Quatre films

Le fils (J.-P. et L. Dardenne, France, Belgique, 2002). Olivier est formateur en menuiserie dans un centre de réinsertion. Un jour on lui propose un apprenti, Francis, sorti de prison. Profondément troublé, il reconnaît l'assassin de son fils.

Philomena (Stephen Frears, 2013), adapté de l'histoire vraie de Philomena Lee et de son fils Michael. Adolescente irlandaise enceinte, elle est recueillie par des sœurs. Au couvent, elle accouche d'un garçon. 50 ans après, elle part à la recherche de son fils, en compagnie d'un journaliste. Elle va découvrir l'innommable.



Le pardon (B. Sanaeeha et M. Moghadam, Iran 2020). La vie de Mina est bouleversée lorsqu'elle apprend que son mari, condamné à mort pour meurtre, était innocent. Peu de temps après, un homme mystérieux frappe à sa porte, il prétend être un ami du mari défunt.

Une histoire vraie (David Lynch, USA 1999). Alvin Sraight a 73 ans et vit reclus dans sa petite maison de

l'Iowa, avec sa fille handicapée du langage. Il apprend que son frère Lyle a eu une attaque. Fâchés, les deux frères ne se sont pas vus depuis dix ans. Il décide de partir pour le Wisconsin, à 400 kms de là. Sans permis de conduire, il part sur sa tondeuse.

Quatre approches

Il a été convenu de voir les films en entier pour se concentrer sur le déroulement de l'action, de la 'faute originelle' au pardon ou au non-pardon, et de noter et décrire comment est mis en scène le moment où se manifeste l'acte de pardonner (trois films sur quatre) ou son impossibilité (le film iranien).

Dans *Le fils*, les frères Dardenne ont longuement réfléchi à la scène finale où Olivier et le jeune assassin, dépassant l'affrontement physique et psychologique, entrent dans une relation apaisée par le travail. Séquence finale admirable de simplicité, sans paroles ! Succession de plans rapprochés et américains. Le pardon rendu possible par la phrase d'Olivier à Francis : « Le garçon que tu as tué, c'était mon fils ».

Philomena décide de se rendre à Washington, car son enquête au couvent tourne court, surtout à cause de la terrible sœur Hildegarde, encore en fonction et gardienne du mensonge et des contre-vérités. Grâce à l'aide efficace de Martin, le



suite p. 18

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

suite de la p. 18

journaliste, elle retrouve la trace de son fils et apprend que, atteint du sida, il est retourné à Sean Ross pour y mourir. La vérité éclate enfin, et, contre l'avis de Martin, elle décide de pardonner. Elle se recueille devant la tombe, ayant accompli un acte salvateur.

Malgré le titre, *Le pardon* ne se termine pas par un pardon, mais par une exécution ! Grâce au montage parallèle, le spectateur sait que Reza est le juge qui a fait condamner le mari de Mina. Comment découvre-t-elle la vérité ? Mina vient d'apprendre qu'elle a toujours la garde de sa fille grâce à l'intervention de Reza auprès du



tribunal. Mais un coup de fil de son beau-père lui révèle la vraie identité de Reza. Toute sa confiance s'effondre. Elle décide de l'empoisonner et part avec sa fille. La fin du film se résume en trois plans, dans le silence de la mort.

Le retour d'Alvin au pays de son frère dans *Une histoire vraie* se résume à un souvenir d'enfance, celui de la contemplation du ciel étoilé dans le jardin des parents. Il fait 400



kilomètres, surmonte pannes et épisodes de solitude, mais aussi de belles rencontres. Que vont se dire les deux frères après une si longue absence, rien ou presque ! L'essentiel de leur réconciliation se limite à revivre ensemble sous le ciel étoilé, cette image clôt ce beau film.

Alain Le Goanvic



**Joyeux Noël
et une Bonne Année 2024**

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 14 janvier 2024, 10h

Ma Bible – Ananias et Saphira : menteurs menteurs



Ma Bible, c'est trois ou quatre invités qui viennent avec leur Bible, leur lecture et leur regard, pour en évoquer un épisode. Aujourd'hui une histoire brutale qui dénote dans le Nouveau Testament : celle des mensonges du couple formé par Ananias et Saphira et de leurs funestes sorts.

Avec : Didier You, ancien magistrat ; Marjorie Legendre, professeur d'éthique ; Claire Thomas, traductrice et animatrice biblique ; et le pasteur Jérémie Chamard.

Une émission préparée par Eric Denimal et réalisée par Jean-Rodolphe Petit-Grimmer, en partenariat avec l'Alliance Biblique Française.

Les + sur le site

Emissions radio :

- Ciné qua non des 19 septembre, 20 octobre et 23 novembre 2023.
- Champ Contrechamp des 26 septembre, 24 octobre et 28 novembre 2023.

Festivals :

Miskolc, Chemnitz, Varsovie, Leipzig, Lübeck, Cottbus, Mannheim-Heidelberg, ainsi que tous les billets d'humeur pour le CINEMED.

Articles:

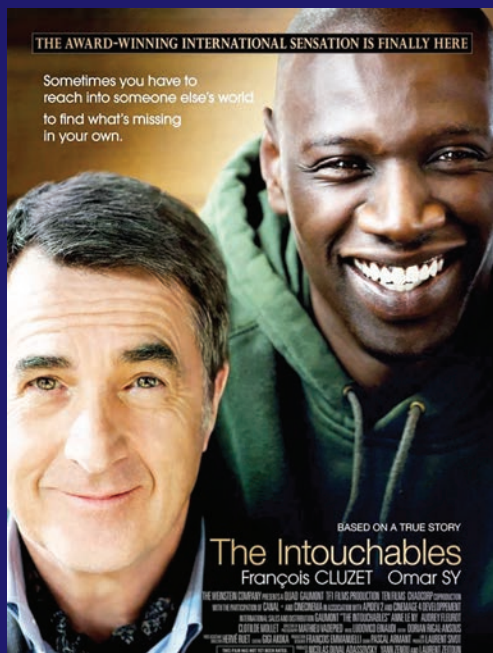
- Maxime Pouyanne : « Dans 'Le Labyrinthe de Tim Burton' »...
- Waltraud Verlaquet : « Intelligence artificielle et cinéma. Rencontre avec Edouard Grave », la vidéo complète.
- Jean-Michel Zucker : « Plaidoyer pour le dissensus ».
- Jean Wilkowski et Françoise Wilkowski Dehove : « Le festival du cinéma américain de Deauville 2023, un bon cru »
- Denyse Muller, « Echos du Festival de Locarno 2023 ».
- Joël Baumann : « Le rire pour convaincre ! » (version longue de la méditation lors du séminaire).

Crédits photo

p.1 : D.P.
p.3 : © Haut et Court ; © Les Acacias
p.4 : © Memento ; © ARP Sélection ; © ARP Sélection
p.5 : © Pathé ; © Eurozoom
p.6 : © Moonshaker
p.7 : © Biennale Cinema 2023 pour les 2 images

p.8 : © Divulgação; UFO Distribution
p.9 : © ARP Jon Pack
p.10 : © Sophie Dulac Distribution ; © Outplay Films ; © United King Filmq
p.11 : D.R.
p.12 : © Praesens Film
p.13 : © Patricia Peribanez - Samsa Film - TS Productions - Lama Films - Artémis Productions

p.14 : D.P.
p.15 : © Mars Films
p.16 : D.P. source : Wikipedia
p.17 : © Maxime Pouyanne
p.18 : © Diaphana; © Pathé
p.19 : © KMBO ; © Bac Films
p.20 : © Gaumont



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

Tellement proches, en 2009, qui aborde avec humour le thème de la famille et qui est porté entre autres par Omar Sy. Devenu un peu l'acteur fétiche de nos deux réalisateurs, on retrouvera ce dernier deux ans plus tard dans *Intouchables*.

RESUME :

Devenu tétraplégique à la suite d'un accident de parapente, Philippe, un homme riche, embauche comme aide à domicile Driss, un jeune de banlieue tout juste sorti de prison. De cette rencontre improbable, de ce face à face des contraires, va naître une amitié aussi inimaginable que forte et drôle.

ANALYSE :

Disons tout de suite que, même si ce film se veut inspiré d'un destin vécu et semble reposer sur la mise en regard de deux couches sociales totalement distinctes, il ne faut pas y chercher un quelconque document sociologique. Oublions Ken Loach, Mike Leigh ou les frères Dardenne. Pour être touché par *Intouchables*, il faut accepter de se laisser embarquer dans une histoire qui tient à la fois du conte de fée et de l'histoire d'amour. Une fois adoptée cette règle du jeu, on peut boucler sa ceinture et s'envoler pour un long trip tout en bonheur et en douceur, où l'on est ému sans sombrer dans le mélodrame, où l'on rit sans que ce soit trop tarte à la crème. Avec quand même le sentiment que les réalisateurs connaissent trop bien le sens du poil pour ne pas anticiper les caresses qu'attend le spectateur. Ceci dit, Capra n'est pas si loin, dans cette histoire où le 9-3 et le XVI^e se tombent dans les bras, où c'est

le plus pauvre qui aide le plus riche, et où finalement tout le monde est gentil sous la houlette du duo éblouissant que composent Omar Sy et François Cluzet. Voilà pour le voyage. Reste à revenir sur terre. L'atterrissage en deux paliers qu'ont concocté Olivier Nakache et Eric Toledano est superbement réussi et concourt au sentiment de bonheur que l'on éprouve au sortir d'*Intouchables*. Le premier palier prépare l'avenir et en élargit l'horizon : Driss se faisant 'remplacer' auprès de Philippe par la femme que ce dernier n'avait pas osé rencontrer quelque temps plus tôt, il peut désormais partir, son ami ne restera pas seul. Vient ensuite le deuxième palier, celui du *back to reality* final : les quelques lignes à l'écran qui relient les personnages du film à ceux du livre de Philippe Pozzo di Borgo, donnent le poids d'une réalité estampillée à ce qui n'était jusque là qu'une belle histoire qui fait du bien. On n'a rien trouvé de mieux depuis le mythique « Ils se marièrent, ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants ». 5% des bénéfices du film seront versés à l'association « Simon de Cyrène » qui gère des lieux de vie pour cérébraux lésés cohabitant avec des auxiliaires de vie.

Jean Lods

Omar Sy et François Cluzet dans *Intouchables*



INTOUCHABLES

France, 2011, 112min.

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation :

Eric Toledano, Olivier Nakache

Scénario et dialogues : Olivier Nakache et Eric Toledano d'après le livre *Le second souffle* de Philippe Pozzo di Borgo - Image : Mathieu Vadepied - Son : Pascal Armant - Musique : Ludovico Einaudi - Montage : Dorian Rigal-Ansoux - Distr. : Gaumont.

Interprétation : François Cluzet (Philippe) ; Omar Sy (Driss) ; Anne Le Ny (Yvonne) ; Audrey Fleurot (Magalie) ; Clotilde Mollet (Marcelle) ; Alba Gaïa Kraghede Bellugi (Elisa) ; Cyril Mendy (Adama).

AUTEUR :

C'est en 1995 que Eric Toledano se lance dans le cinéma avec Olivier Nakache, un ami d'enfance. Après deux courts métrages prometteurs, ils passeront au long avec *Je préfère qu'on reste amis*. Puis, en 2006, ce sera *Nos jours heureux* qui sera couronné d'un succès aussi bien critique que public. Nouveau succès avec

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 57 :

Quand les vagues se retirent (Lav Diaz) - *Cerrar los ojos* (Fermer les yeux) (Víctor Erice) - *Reality* (Tina Satter) - *Le gang des Bois du Temple* (Rabah Ameur-Zaïmeche) - *Les algues vertes* (Pierre Jolivet) - *Anatomie d'une chute* (Justine Triet) - *L'été dernier* (Catherine Breillat) - *Le Ciel rouge* (Christian Petzold) - *Ama Gloria* (Marie Amachoukeli) - *Un métier sérieux* (Thomas Lilti) - *Les feuilles mortes* (Kuolleet Lehdet) (Aki Kaurismäki) - *Le Procès Goldman* (Cédric Kahn) - *Dogman* (Luc Besson) - *N'attendez pas trop de la fin du monde* (Nu aștepta prea mult de la sfârșitul lumii) (Radu Jude) - *Notre corps* (Claire Simon) - *The Creator* (Le créateur) (Gareth Edwards) - *Le règne animal* (Thomas Cailley) - *Coup de chance* (Woody Allen) - *La Fiancée du poète* (Yolande Moreau) - *Le syndrome des amours passées* (The (Ex)perience of Love) (Ann Sirot, Raphaël Balboni) - *Killers of the Flower Moon* (Martin Scorsese) - *The Pod Generation* (Sophie Barthes) - *Le théorème de Marguerite* (Anna Novion) - *Portraits Fantômes* (Kleber Mendonça Filho) - *La passion de Dodin Bouffant* (Anh-Hung Tran) - *Simple comme Sylvain* (Monia Chokri) - *Un hiver à Yanji* (Ran Dong) - *The Breaking Ice* (Anthony Chen) - *Testament* (Denys Arcand) - *Et la fête continue !* (Robert Guédiguian) - *Little Girl Blue* (Mona Achache)